

Avant-propos

Originnaire du Jura avant de vivre plusieurs années à Strasbourg, Michel Embareck est un Tourangeau d'adoption. De 1984 à aujourd'hui, tous ses livres ont été écrits au gré de différents domiciles entre Tours, Athée-sur-Cher et Preuilly-sur-Claise. Il a donc très logiquement choisi de faire don d'un certain nombre de ses livres au réseau des bibliothèques municipales de la Ville de Tours.

Entretien avec Michel Embareck, journaliste et écrivain français

Doctorant en littérature à l'université de Bordeaux et auteur d'une biographie de Georges Lambrichs (Gallimard) Arnaud Villanova a réalisé vers 2013 un mémoire sur « le travail d'écrivain » en interrogeant plusieurs auteurs parmi lesquels Michel Embareck qui lui avait expliqué ses méthodes d'écriture.

Lundi 15 avril (Odéon) de 12h à 14h30

Michel Embareck a une soixantaine d'années, il a d'abord été journaliste musical, de 1974 à 1983, au magazine *Best*, figure incontournable du rock et principal rival de *Rock&Folk* dans les années 80, il a été chef des informations de ce magazine, puis s'est retiré pour devenir responsable des faits divers dans un quotidien, ce qui l'a poussé un jour à écrire des polars dans la collection « Série noire ». Avant cela, il a participé aux premiers romans de la maison d'édition *Autrement*, puis s'est vu offrir une colonne

dans *Libération* où il s'amuse à écrire des papiers littéraires sur le rugby. Depuis, il continue d'écrire sur différents thèmes, des nouvelles aux romans, il a publié en 2011 *Rock en vrac*, sur ces années « à faire le con, mais à bien s'amuser » où il a pu croiser Gainsbourg, les Clash, Bo Diddley ou Angus Young.

J'ai rencontré Michel Embareck au détour d'un café dans le sixième arrondissement, où il m'a accueilli avec le sourire aux lèvres, la barbe grisonnante et la clope au bec. Je le rejoins, allume une cigarette aussi, et démarre une discussion qui, s'en m'en rendre compte, colle assez avec les questions que j'imaginai. Je m'y réfère cependant à plusieurs moments, me forçant à suivre une ligne directrice pour cette rencontre qui m'aurait autant plu s'il n'y avait aucun dossier à remplir. L'échange s'installe alors rapidement, alternant vouvoiement et « de toute façon, ça on s'en branle » face à cet auteur qui, heureusement, me met assez rapidement à l'aise – vu la façon dont lui l'était, j'ai dû m'adapter.

Arnaud V. : Si on devait commencer par le début, il n'y évidemment pas de voie pré-construite pour le métier d'écrivain, mais vous, vous avez suivi quelles études ?

Michel Embareck : J'étais à Science-Po puis en journalisme, et j'ai fait un peu de droit. L'idée de suivre des études littéraires ne m'a jamais effleuré, mais comme je m'étais tapé sept ans d'internat au lycée et qu'il n'y avait rien d'autre à faire que lire et une bibliothèque géniale, j'avais quelques bases.

A.V. : Vous aviez déjà cette envie d'être écrivain ? Ou bien c'est plutôt après vos années dans le journalisme que vous vous êtes dit « tiens, pourquoi pas ? »

M. Embareck : J'ai toujours écrit, depuis tout même, depuis l'internat « napoléonien ». Je m'amusais à écrire n'importe quoi, en imitant des écrivains que j'aimais, en écrivant « à la façon de », enfin c'était sans ambition ! Plutôt un exercice... Et franchement je n'ai jamais envisagé autre chose que l'écriture.

Pour le lien avec le journalisme, c'est vrai que ça m'a fait un peu peur. À *Best* on demandait quelques feuillets par numéro, alors qu'un roman c'était carrément 250 pages. Puis je me suis dit qu'au final c'était comme si je faisais, j'en sais rien, plein de feuillets d'un coup, et que c'était pas si long. Mais bon, c'est cette distance qui m'a fait peur au début.

A.V. : Par quel moyen est-ce que vous avez réussi à rejoindre tout ce milieu-là ? Le journalisme d'abord, puis ensuite être écrivain.

M. Embareck : Déjà, j'avais envie d'écrire. Je sais pas faire autre chose. Mais c'était une autre époque, il y a quarante ans, on n'avait pas de téléphone, de mail... En fait j'ai rencontré un type, qui voulait monter son magazine musical. Pour ça j'avais interviewé le manager de Gene Vincent que j'adorais, au final le magazine s'est pas fait du coup j'avais cet article sur les bras. Je l'ai posté à *Best*, je n'habitais pas à Paris à ce moment. Et j'ai reçu une réponse par télégramme, je suis allé chercher ça à la Poste, et le rédac chef était carrément intéressé, par chance il était fan

de Gene Vincent¹ et a adoré mon article. Il m'a dit que dès que je viendrais à Paris il pourrait me publier. Et voilà, je suis monté à Paris et c'était lancé pour dix ans à *Best* grâce à un message envoyé dans une boîte aux lettres.

Pour ce qui est de mon éditeur et des éditions *Autrement* c'était encore autre chose. J'avais écrit un roman à l'époque, et on m'a proposé de collaborer pour le lancement de la partie littérature chez *Autrement* qui était plutôt spécialisé dans les sciences humaines. Puis l'éditeur a quitté *Autrement* pour *Lieu Commun* puis *Balland* et je l'ai suivi.

A.V. : Je pense à un truc... Je sais que vous avez publié pas mal de polars, et vous avez travaillé aux faits divers. Ça vous a inspiré parfois ? Je pense à *L'Adversaire*² que j'ai lu l'année dernière, sur l'affaire Jean-Claude Romand.

M. Embareck : *L'Adversaire* c'est une vaste escroquerie intellectuelle. C'est n'importe quoi, il n'y a rien à psychanalyser chez un type comme Romand, c'est un pur escroc et rien d'autre. C'était juste un raté, un mythomane content de s'inventer une carrière. Il a taxé ses parents, sa femme, sa belle-famille, sa maitresse et quand il n'y avait plus d'argent, il a tué, point.

A.V. : J'en sais rien... L'affaire date de 1993, je n'ai pas vraiment pu suivre et je n'en connais que *L'Adversaire*, c'était plutôt pour l'exemple, si parfois en voyant un fait-divers, ça peut vous inspirer, vous donner une ou des idées.

M. Embareck : Non. Pas du tout. J'écris plutôt sur des

¹Chanteur américain de rock'n'roll et de rockabilly.

²*L'Adversaire*, Emmanuel Carrère (Éditions P.O.L., 2000)

thèmes, pas des histoires... Les femmes, les séparations, le déracinement, le voyage... Plus récemment avec *Cachemire Express* j'ai voulu écrire quelque chose sur les années Sarkozy.

Ecrire des polars c'est venu par pur hasard. Au moment où j'étais responsable des faits-divers dans un journal, je racontais le dessous des affaires à quelques copains, et ils m'incitaient à les intégrer à des fictions. Au début ça ne m'intéressait pas. Et puis un dimanche après-midi, il faisait un temps dégueulasse, et puis j'ai commencé à écrire, juste comme ça, sur une affaire d'escroquerie à l'assurance.

À ce moment j'ai été approché par Raynal³ qui m'a proposé de participer à la collection «La Noire », mais je ne comprenais pas trop le concept. Et puis une fois le manuscrit terminé, je me suis dit pourquoi pas et j'ai envoyé ça à « Série Noire ». Après quoi j'ai vite décroché pour revenir à ce qu'on peut appeler le *roman blanc*.

Et puis j'écris toujours sur ce que je connais, ou si je ne connais pas je me documente énormément. C'est aussi la liberté de l'écrivain ! Il n'y aucune unité, je peux écrire sur ce que je veux, la musique, le rugby, les faits-divers...

A.V. : Vous vous dites quoi quand vous voulez écrire un livre ?

M.Embareck : Je veux écrire pour créer un univers, une ambiance, pour qu'un lecteur qui a déjà lu Embareck, en ouvrant un bouquin sans savoir qu'il est de moi se dise : putain, mais c'est Embareck ça ! C'est l'intérêt de créer une langue, une sonorité comme J.J Cale ou Tony Joe White ont

³Patrick Raynal, à qui Antoine Gallimard confie la direction de la collection « Série Noire » de 1991 à 2004.

créé une musique qu'on reconnaît après trois accords. Tout le monde croit savoir écrire parce que tout le monde est capable de rédiger la liste des courses. Ecrire demande une réflexion sur la manière d'exprimer son propos. Plein d'auteurs lâchent des phrases avec sujet, verbe, complément et un adverbe dans le lot. Ça sert à rien ça, ça ressemble à rien, c'est de l'écriture en autotune. Une histoire ne fait pas un roman. Comme disait Céline, « des histoires, il y en a plein les journaux ». Raconter juste une histoire ne m'intéresse pas. Le jeu est de lui donner une dimension littéraire et le bingo est de sortir un texte sans quasiment d'histoire comme je l'ai fait dans Rubens. C'est juste un mec qui voudrait parler à une femme, mais qui n'y parvient pas ! Mon but était de parvenir à une écriture totalement personnelle avec, par exemple, ces séquences où les dialogues s'insèrent dans le texte du récit et que cette façon d'écrire puisse s'appliquer à tous les sujets que ce soit le rugby, le récit de voyage ou le polar. Parmi les auteurs actuels, j'aime beaucoup le travail de Hugues Pagan, Denis Soulas, Paul Fournel ou Thomas Reverdy. L'horreur absolue c'est Philippe Labro, un gars charmant qui écrit le même roman depuis 50 ans avec les quinze même pauvres mots.

A.V. : C'est marrant, quand vous me dites que vous voulez créer votre langue, qu'on reconnaisse ce style particulier, ça me fait penser à Bukowski, qui, au-delà des traductions françaises, a vraiment su créer un truc à lui, très oral, vulgaire, et toujours littéraire.

M.Embareck : Ouais, je sais pas, j'ai jamais eu réellement d'influences même si j'ai lu des bibliothèques et des

bibliothèques avec un gros penchant pour les classiques américains Dos Passos, Hemingway, Steinbeck, mais aussi Caldwell que je place tout en haut de la pile et puis des écrivains populaires français des années 50/60 Simonin, Hardellet, Jean Pierre Chabrol, Christiane Rochefort et surtout René Fallet, un putain d'immense styliste.

A.V. : Et pour ce qui est du rythme, du boulot d'écriture, est-ce que c'est régulier, à heures fixes ou plutôt selon l'inspiration ? Je veux dire, c'est de 9 heures à 14 heures, devant une page blanche, tous les jours, ou alors vous pouvez taper plusieurs pages en une semaine, et puis plus rien pendant un mois ?

M. Embareck : Non, pour ce qui est du rythme c'est vraiment pas une histoire d'heure. Enfin je ne sais pas comment font les autres, mais pour moi c'est comme de la musique, c'est à dire du travail à perfectionner, jusqu'à ce que ça sonne comme on le veut. Pour avoir une page, j'en écris dix ou quinze. C'est comme du Lego, je monte, je démonte, je remonte et j'essaie d'obtenir mon truc. Quand j'écris un livre, j'essaie de pondre tous les jours au moins un feuillet et demi, et ça me prend en moyenne huit heures. Ce que je fais, c'est que je tape dans un premier temps à l'écran, et quand j'ai mon feuillet j'en imprime une première version, puis une deuxième que je rature et gribouille pour avoir un truc potable en général après une dizaine de versions. Pour un livre de trois-cent cinquante pages, j'en imprime environ trois-mille cinq cent... C'est pas le plus écolo, mais j'essaie de ré-imprimer le recto de mes manuscrits. Quand je file des feuilles à mes étudiants de Sc-Po, du coup ils se retrouvent avec des bouts de mes romans,

c'est assez marrant. Et puis, ma méthode de travail est assez étrange. J'ai inventé un truc que j'appelle « l'écriture par couches », truc que j'essaye de transmettre aux étudiants. Dans un premier temps, il me faut boucler l'histoire avec sa mise en scène de base. Ensuite, je reprends tout le texte en saupoudrant de lumières, de sons, de figurants, de détails vestimentaires ou météorologiques, de décors, bref de tout un tas de détails que je qualifierais de cinématographiques. Il faut aussi reprendre les dialogues, les lire à haute voix pour qu'ils sonnent comme une langue parlée et non pas un texte écrit. J'adore ce travail de figolage, je peux y passer des semaines et des semaines.

A.V. : Vous savez, à un moment donné, quel jet est le bon ? Qu'après toutes ces retouches, merde, celui-là est parfait et je l'envoie.

M. Embareck : Jamais. Je ne sais jamais quand mon manuscrit est terminé. En général, je le fais lire à deux-trois copains, on s'échange souvent comme ça des textes. Il faut qu'ils soient au-delà de l'amitié, et qu'ils puissent dire quand c'est de la merde. Il n'y a pas longtemps, un de ces copains m'a filé un manuscrit sur un procès d'assises alors qu'il n'y connaissait que dalle. Je lui ai dit.

A.V. : Vous lui avez dit quoi ?

M. Embareck : Que s'il voulait écrire un bon truc, il devait se taper des procès aux assises pendant un an, qu'il lise des ouvrages, enfin qu'il s'imprègne de quelque chose auquel il était vraiment étranger.

A.V. : Et pour ce qui est du côté de l'éditeur à ce stade ? Il le prend tel quel ou à un droit de regard dessus ? Des appréciations à donner ?

M. Embareck : Quand on livre le manuscrit à l'éditeur il a son mot à dire aussi. Sur mon dernier bouquin, il m'avait fait pas mal de remarques sur mes incises et un problème de virgule. C'est vrai que je n'y avais pas fait gaffe. L'éditeur va avoir un regard neuf et professionnel. Cependant s'il y avait un reproche aujourd'hui à faire à l'édition, c'est qu'il n'y a quasiment plus de direction littéraire. Parfois, l'éditeur peut aussi être catégorique et dire un non pour un manuscrit. Ça m'est arrivé une fois, un éditeur a refusé, un autre a accepté et le livre a super bien marché.

C'est compliqué de sortir d'un roman, d'accepter de ne pas le sortir, de le livrer. Dans un roman, on rentre dans un mode d'esprit très obsessionnel. On vit vraiment à l'intérieur, et c'est un mal à dominer. Être écrivain est un métier insupportable pour son entourage, ses enfants, sa compagne... Un jour, une amie écrivain a dit à son compagnon « Tu sais, je suis très amoureuse de toi, mais si tu devais te barrer, je le comprendrais. »

Chez moi, une année sur deux – lorsque j'écris un roman – je ne suis pas là. Je suis présent mais je ne suis pas là, à table, le soir, la journée.

A.V. : Et votre éditeur dans tout ça ? J'ai souvent entendu que les éditeurs étaient très protecteurs de leurs écrivains, les couvaient constamment...

M. Embareck : Oui, oui, sans doute il y en a beaucoup qui font ça. Mais pour ma part, je n'ai aucune relation filiale avec mon éditeur. Je lui livre mon travail au terme d'un contrat, contrat signé sur la base d'un synopsis. C'est très marxiste. Mes éditeurs sont évidemment des gens que j'aime bien, mais en rien des copains. Je trouva ça inquiétant ces relations filiales entre les écrivains et leurs éditeurs.

Il y a quelques temps, je me trouvais avec six écrivains, trois hommes et trois femmes. On discute etc. et finalement il n'était question que de la solitude, de la vue qui baisse, des poubelles à sortir et des gosses à aller chercher à l'école. Absolument pas question d'éditeurs.

Le métier d'écrivain reste un métier d'absolue solitude. On arrive parfois à conserver, et il faut le faire, un lien social en allant prendre un pot avec les copains. Pour certains auteurs, l'éditeur est peut-être ce seul lien social, franchement j'en sais rien. Si on ne conserve pas ce lien on tourne dingue. Il arrive que Facebook fasse ce lien social.

A.V. : Dans ces journées, vous faites comment pour l'inspiration ? Il faut des conditions particulières ? Du type, tel pays, telle situation amoureuse...

M. Embareck : Pour le coup, pas du tout, ça me vient vraiment comme une envie de pisser. A un moment, je sens que je dois m'y coller. L'idée du livre est mûre dans ma tête. Il faut qu'elle sorte. Là, il n'y a plus d'horaires, c'est dès que j'ai du temps et jusqu'à ce que je tombe de sommeil sur le clavier.

A.V. : Plus largement, comment est-ce que vous voyez l'avenir de l'écriture aujourd'hui ? Vous n'avez pas l'air d'être, comme certains, contre la lecture en ligne et les e-books, etc.

M. Embareck : Non, au contraire je pense qu'une grande partie de l'avenir de la lecture peut se faire en ligne. Ça peut justement sauver la lecture, et je n'ai aucun fétichisme du livre. Les classiques que j'ai chez moi sont en poche ou en Folio, j'en ai rien à foutre qu'ils soient jaunis dans de grandes éditions.

A.V. : Non, pas un fétichisme du livre ancien, mais juste de la matière. Une maison où il y a six cent livres sur iPad et pas une seule bibliothèque, c'est froid. Enfin, pour ce qui est du métier d'écrivain, est-ce que vous auriez des conseils ? Une conclusion à tout ça ?

M. Embareck : Le métier d'écrivain c'est un pur choix. Au-delà du métier c'est un savoir-faire. Être écrivain c'est une captivité consentie. C'est un choix aussi pour tes livres, tu fais et écris ce que tu veux. Il n'y a pas longtemps, une amie écrivaine que je connais depuis un bail me demande : Tu te rappelles comment on s'est rencontré Michel ? Alors je lui réponds que non, franchement... C'était à l'époque où j'étais aux faits divers, elle était en entretien avec le directeur du journal et m'a vu rentrer dans le bureau en gueulant « C'est quoi ce sujet de merde, je bosse pas pour un truc pareil, tout le monde s'en branle de ça ! », ce à quoi le directeur, un peu gêné disait, non ne faites pas attention c'est Michel... Ça m'a beaucoup fait rire d'entendre ça. Enfin bref, écris ce que tu

veux. J'ai refusé beaucoup de livres de commande aussi.

A.V. : Pour ce qui est de l'avenir de tout ça, c'est encore possible de faire ce métier en ce moment ? Les éditeurs reçoivent des centaines de manuscrits, ont des quotas de rentrée, font jouer leurs relations...

M. Embareck : Franchement, la question de l'édition est différente. Maintenant peu importe qui t'édite, c'est la distribution qui importe. Et pour l'écriture... Que veux-tu que je te réponde ? Est-ce que ça changera quelque chose ?

A.V. : Non...

M. Embareck : Voilà. Si tu sais le faire, vas-y. L'écriture, c'est de la création, et personne ne peut t'empêcher de créer. Les relations, les auteurs parrainés, tout ça, c'est des conneries. Même si les éditions sont un beau business, tu t'en branles, fais ce que tu sais faire de mieux. Mais ne le fais jamais gratos. Demande toujours de l'argent, même presque rien, mais c'est symbolique. Est-ce qu'on demande à un peintre de donner une peinture ? Non, une fois encore parce que tout le monde pense qu'écrire c'est facile comme rédiger la liste des courses !

Une autre vie ne m'aurait jamais convenu, c'était physiquement impossible pour moi de faire autre chose.